

proie !... Ouf! vous savez tout maintenant.

VI

Comment la caravane Fogg tomba de Gauchos en Patagons. Toute la Patagonie sur les bras ! Retraite chez les castors. Fondation d'une cité lacustre.

Chacun sentant la nécessité de prendre dans le repos des forces pour affronter le lendemain les éléments et les hommes, on leva la séance dès que Passepartout eut achevé le récit de ces malheurs, et bientôt tout le camp s'enfonça dans un sommeil profond.

Seul Farandoul réfléchissait à la singularité de la rencontre. Sir Philéas Fogg et Passepartout ne lui plaisaient qu'à moitié et il se promettait de les quitter dès qu'il les aurait mis en sûreté de l'autre côté du Rio Negro.

Le soleil levant trouva tout le monde debout et prêt à partir. L'embarquement commença aussitôt sur l'immense radeau formé avec les chariots de Philéas, les dames se placèrent au centre, les matelots se distribuèrent les postes à l'avant et à l'arrière ; quant aux chevaux et aux bœufs, ils devaient passer à la nage, attachés sur les côtés du radeau. L'embarcation fut roulée aussi loin que possible, et sur un coup de sifflet de Farandoul, on baissa la grande voile.

Ce fut un coup de théâtre !

Le vent s'engouffrant dans la toile fit soudain faire un bond de quelques mètres au radeau, les bœufs et les chevaux entraînés plongèrent avec des mugissements et des hennissements d'effroi, auxquels se mêlèrent quelques cris de femmes. Les Gauchos en arrière du monticule poussèrent aussi des clameurs de colère... leur proie leur échappait ! On les vit pendant quelques minutes galoper désespérément dans la plaine ; mais la manœuvre du radeau exigeant tous les soins des marins, on cessa bientôt de leur accorder la moindre attention. L'immense radeau marchait bien. Le vent le poussait sur la rive opposée, que l'on commençait à peine à distinguer, mais il fallait le maintenir pour l'empêcher de dériver. A midi, Farandoul eut la satisfaction de déposer tout le monde sain et sauf sur la terre ferme. Immédiatement, sans répondre aux remerciements chaleureux des dames, les marins remirent les chariots en état de marcher, réunirent les attelages et après un léger repas la caravane marcha vers le sud.

Les premiers Patagons se montrèrent le soir même ; couchés sur leurs chevaux rapides, ils galopèrent sur le flanc de la caravane, regardaient de tous leurs yeux et s'enfonçaient ensuite dans le désert. On vit un parti de six cavaliers s'avancer comme pour opérer une reconnaissance en règle ; arrivés à quelque distance des chariots, ils se dressèrent soudain sur leurs chevaux et poussèrent de grands cris à la vue des femmes ; ils s'exclamèrent longtemps, se livrèrent finalement à une jouteuse pantomime et repartirent sans répondre aux signes amicaux des marins.

— Je connais ça ! s'écria Passepartout désolé, ça commence toujours de la même façon !

— Combien de cartouches, Passepartout, demanda froidement Philéas.

— Dix-huit ?

— Un instant ! fit observer Farandoul, tâchons de voyager pacifiquement ; la seule route qui nous reste à suivre, cher monsieur Philéas, est celle de Valdivia, de l'autre côté de la Cordillère, dans le Chili, c'est-à-dire deux cents lieues à faire à travers les pampas patagoniennes et arauciennes ! J'espérais pouvoir marcher à mes affaires après vous avoir mis sur votre chemin, mais je vois que je ne pourrai vous abandonner que de l'autre côté des Cordillères. En route donc, précaution et rapidité !

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 30 DEC. 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 20 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boite 375.

A NOS ABONNÉS.

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous ayons résolu d'offrir aux uns et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes : Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centimes pour le port de la prime. Qu'on se le dise.

Silhouettes Politiques

V

L'HON. F. X. A. TRUDEL

Il est long, mal bâti, de grands bras, de grandes jambes, sa barbe rougeâtre et pointue lui donne l'aspect d'un bouc qui porterait un long-yeux.

D'une capacité ordinaire, d'une éloquence négative il fut resté toute sa vie confondu dans la foule et eut été toujours un de ces hommes dont on ne dit rien s'il ne se fût fait une spécialité.

Vous vous rappelez ces anciens voltigeurs de 1815 plus royalistes que le Roi. M. Trudel a trouvé plus fort, il est plus catholique que le Pape. Et le voilà célèbre, on s'en occupe ; on l'attaque, on le défend ; on le critique, on le loue, il a fait école. Inclinez-vous ; c'est le grand vicario qui passe !

La religion c'est sa religion ; nul en dehors de lui et de son école ne sait la vénérer, n'est capable de la défendre, aussi quel abaissement, quelle colère quand on arrête ce zèle inconsidéré et quand on déclare que de tels serviteurs, de tels défenseurs sont nuisibles et compromettent les causes qu'ils ont la prétention de savoir seuls servir.

Il est ahuri alors, il ne comprend plus ce pauvre grand vicario ; car il est de bonne foi, je le crois du moins, aussi ne sait-il pas s'incliner et se taire. Non il lui faut ergoter se débattre, chercher des faux fuyants, essayant de changer en bataille indécise une déroute complète.

C'est le propre des esprits supérieurs, des grands caractères de savoir reconnaître carrément une erreur, mon modèle n'est pas de ceux là, il s'en faut de beaucoup !

Comme tous les fanatiques, quel dédain il a pour ceux qui ne marchent pas avec lui, quelle intolérance

pour ceux qui ne croient pas à son infailibilité ! Sur ceux-là il lance toutes ses foudres, plus inoffensives d'ailleurs que l'inoffensif tonnerre du bon calchas.

On se rappelle encore et on se rappellera longtemps tout le tracas qu'il se donna, tout le bruit qu'il fit à propos de la grosse affaire de l'Université Laval, jamais mouche du coche ne s'épuisa en plus d'efforts. C'est à cette occasion que j'ai vu pour la première fois M. le sénateur Trudel. C'était au Conseil Législatif de Québec. J'étais encore sous le charme de la parole sobre et éloquente de M. l'abbé Hamel quand un orateur se leva pour lui répondre. Au bout de vingt minutes je me sauvais assommé, abêti par ce flot de paroles vides, pompeuses s'échappant des lèvres de l'orateur comme l'eau du robinet d'une fontaine.

J'appris en sortant que je venais de faire connaissance avec M. le sénateur Trudel. Voilà une connaissance dont je me serais bien passé.

Depuis lors j'ai lu plusieurs de ses écrits et ils ne m'ont pas paru meilleurs que ses discours.

En dire plus long sur M. Trudel ce serait trop, ce serait peut-être lui être agréable, et ce n'est nullement mon intention.

Il ne faut pas d'ailleurs donner à certains hommes plus d'importance qu'ils n'en méritent.

Un journal, qui même avant sa naissance, a déjà fait beaucoup de bruit, appelle de nouveau l'attention sur M. Trudel ; voilà pourquoi je m'en suis occupé.

NEMO.

CAUSERIE

"Le roi est mort, vive le roi !" L'année est morte, vive le nouvel an, a dit un de nos spirituels écrivains. Ainsi que le roi ne meurt pas, mais se continue dans son successeur, de même les années se suivent les unes les autres, sans que le cours du temps ne soit jamais interrompu. Comme un fumeur qui achevant son cigare en allumant un autre au trougon qui va s'éteindre, ainsi l'année qui se meurt communique sa dernière étincelle à l'année naissante qui aussitôt à son tour commence à se consumer. Qui peut rappeler la fumée qui s'échappe ? Qui peut en reconstruire les spirales brisées ? Est-il possible de retrouver dans les cendres aères des feuilles odorantes, et refaire le cigare calciné ? Hélas il est encore moins facile de faire revivre les jours passés de faire renaitre l'année expirée, de regagner le temps perdu.

Dans quelques heures une année va finir, une autre va commencer. Celle qui va naître sera-t-elle plus heureuse que celle qui expire ? Je n'en sais rien, mais je l'espère. Dans tous les cas je fais des vœux sincères pour le bonheur et la prospérité de tous mes lecteurs et de toutes mes lectrices. Je leur souhaite la santé, la paix, le succès. Je désire que lorsque les cloches de minuit sonneront le glas de l'année qui va commencer, chacun puisse ne pas regretter les jours passés, mais s'endormir le cœur content, satisfait de les avoir tous utilisés en bon chrétien et en bon citoyen.

Je viens d'écrire une note bien triste

pour un chroniqueur du Canard et je suis certain que vous ne m'en ferez pas de compliments. Hâtons-nous donc d'aborder un sujet plus gai et puisque nous sommes à parler du nouvel an, parlons aussi un peu des cadeaux et des étrennes.

N'allez pas croire au moins que je vais vous demander des étrennes ou des cadeaux, oh ! non !... ces choses-là s'acceptent mais ne se demandent jamais. Je veux seulement vous mettre l'eau à la bouche et vous faire pâmer d'admiration en vous parlant de l'extravagant, de l'incomparable, du richissime cadeau que notre très généreux maire M. Beaudry a bien voulu faire, avec la munificence que tout le monde lui connaît, au bazar qui a eu lieu il y a quelque temps dans la paroisse du Sacré-Cœur. Les dames patronnesses de ce bazar s'étaient adressées aux principaux citoyens de cette ville et avaient fait appel à leur charité. Tous s'étaient exécutés de bonne grâce et chacun avait envoyé son cadeau.

Seul le magnanime M. Beaudry était resté en arrière, et cependant, au dire de ces dames, c'était lui qui avait répondu le plus chaleureusement à leur demande. Que penser d'un tel retard ? Que signifiait une telle conduite ? On se perdait en conjectures de toutes sortes quand un beau matin on reçoit de M. le maire Beaudry un volumineux paquet. Grand émoi, grande excitation, chacun voulait défaire le fameux paquet. On l'ouvrit enfin et l'on trouva..... trois petites bouteilles, un peu dépareillées, c'est vrai, mais qui pouvaient bien valoir une dizaine de cents, surtout dans un bazar. Ne riez pas, chers lecteurs, et laissez nous continuer. Vous croyez peut-être que l'immense générosité de notre digne magistrat s'arrêta là ? Vous vous trompez. Cette générosité n'a pas de bornes, et si vous ne le savez pas, vous l'apprendrez. Le lendemain on reçut de la même part un paquet aussi volumineux que le premier. Devinez ce que l'on y trouva. Je vous le donne en dix, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille..... Allons vous n'y arriverez jamais et je vais vous le dire. On trouva dans ce paquet une paire de patins en bois et portant au talon la vis traditionnelle ; des amours de patins, quoi ! et qui auraient fait le bonheur de nos arrière-grands-pères.

Et l'on viendra dire ensuite que M. Beaudry est un homme mesquin, égoïste et sans cœur. Eh bien, moi je vous soutiens que notre maire a des entrailles de père et que ceux qui disent le contraire sont des mauvaises langues. Vlan ! ! !

La semaine dernière le grand prophète Vennor se trouvait à Ste Adèle et voulait se rendre à St Jérôme afin de prendre le train qui devait le ramener à Montréal. Il se rend chez un habitant et lui dit :

— Il faut que j'aille à St Jérôme demain ; combien me ferez-vous payer pour m'y conduire en voiture ?

Ça dépend, monsieur, s'il faisait beau comme ce soir, ça vaudrait quatre piastres, mais il va faire demain un temps de chien et je ne peux pas vous mener à moins de huit piastres.

— Vous vous trompez, l'ami, nous aurons demain un temps superbe.

— Je vous dis monsieur, qu'il va faire mauvais, et ben mauvais, encore !

— C'est bon, c'est bon, puisque vous y tenez. En tous cas, qu'il fasse beau ou mauvais temps, venez toujours me prendre à l'hôtel demain à bonne heure et je vous donnerai le prix que vous me demandez.

Le lendemain le vent soufflait en tempête, la neige tourbillonnait dans les airs et l'on ne voyait pas à deux pas devant soi. L'habitant fut fidèle au rendez-vous ; Vennor qui ne disait plus rien, s'installa dans la carriole le plus commodément possible et les voiles partis. Quand ils eurent fait à peu près un mille le grand prophète recouvra la parole et s'adressant à son cocher lui dit :

— Comment se fait-il, mon ami, que vous ayez si bien deviné. Hier soir il faisait très beau et rien ne pouvait faire prévoir l'ouragan qui nous aveugle en ce moment.

— Je vais vous dire, monsieur, répond l'habitant : j'ai à la maison un almanach de Vennor, je le consulte et il ne me trompe jamais. Je prends toujours le contraire de ce qu'il dit et j'arrive juste à tout coup.

Le mot de la fin : Pendant la retraite de Noël qui vient de finir, un prêtre après avoir confessé un journaliste lui ordonna pour pénitence de jeûner pendant un mois. Le journaliste lui dit :

— Mon père, c'est trop ; je ne puis vous promettre plus de huit jours.

Il se relève et s'en va ; puis revenant sur ses pas, il ajoute :

— Mon père voulez-vous encore huit jours ?

— Mon enfant on ne marchandait pas comme cela ici.

— Eh bien mon père, je vous donnerai encore deux jours de plus ; et comme le confesseur ne répondait pas il ajouta :

— Allons, va pour un mois, mais à condition que j'attendrai février prochain il est moins long que les autres.

La BOUCHERIE

A propos de Noël, de réveillon et de boudin, M. Charles Monaslet raconte ainsi la MORT DU COCHON au village.

Cela est poignant et dramatique. Il a fait de belles gorges, et plusieurs fois les aubes sanglantes de décembre se sont levées sur la neige. Le charcutier du village s'impatiente ; chaussé de ses gros sabots, le ventre ceint de son tablier, qu'il est beau, le charcutier ! qu'il est frais ! qu'il est rose !

Il traverse la place et va soulever le loquet de la porte d'un des habitants.

— Eh ! bien, maître Vincent, lui dit-il, à quoi pensons-nous ? Il est temps de tuer votre cochon.

— Déjà ? murmure le paysan.

— Sans doute.

— C'est drôle ; je m'étais attaché à Casimir..... ma femme et mes marmots aussi.

— Bah ! bah ! reprend le charcutier en haussant les épaules ; après lui ce sera un autre..... Allons, présentez-moi à Casimir.

— Non, demain, dit le paysan.

— Demain, soit. Préparez l'eau bouillante.

Le charcutier revient le lendemain. Le paysan le conduit vers Casimir, un opulent sujet qui dort ou fait semblant de dormir ; car sait-